

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 16

Artikel: Lausanne, le 18 avril 1891
Autor: Porchat, Jaques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192295>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, le 18 avril 1891.

A l'occasion du 88^{me} anniversaire de l'indépendance de notre patrie vaudoise, qui a été fêté cette semaine dans diverses réunions patriotiques, nous nous plaçons à rappeler ces vers charmants, de Jacques Porchat.

LE 14 AVRIL.

Au temps où la triste froidure
 Cède aux haleines du zéphir,
 Où l'homme admirant la nature,
 Avec elle croit rajeunir,
 Où des couleurs de l'espérance
 On voit briller nos alentours,
 Canton de Vaud, tu pris naissance
 Avec les fleurs et les beaux jours.

Simplifications dans la manière de saluer.

Madame de Fonclose publie, dans la *Mode en famille*, une charmante chronique sur la manière de saluer. Elle fait remarquer de quelle importance étaient autrefois les révérences de la cour, révérences d'étiquette qu'on faisait à plusieurs pas les unes des autres, et de plus en plus profondes à mesure qu'on approchait du roi et de la reine. Dans la bourgeoisie du XVII^e et du XVIII^e siècles, il n'y avait pas de ces révérences, mais un salut court, mesquin pour ainsi dire et tout à fait peu gracieux. La femme prenait sa jupe du bout des doigts, de chaque côté, pliait sur les jarrets en tenant le haut du corps très droit et se redressait brusquement. Ce salut se généralisa à l'époque de la Révolution, et c'est ainsi que devaient saluer Madame Necker et Madame Roland.

Depuis 1830, le romantisme et la sentimentalité étant mis à l'ordre du jour, les femmes imaginèrent de nouvelles révérences qui faisaient valoir la longueur du cou, l'étrange minceur de la taille, l'ampleur des jupes ; qui permettaient aux longues boucles encadrant les joues, de s'agiter, de frémir, d'onduler avec des mouvements éplorés.

Avec le second Empire et surtout avec la seconde période de celui-ci, le salut se réduit de plus en plus. Le torse seulement s'incline avec plus ou moins de grâce et plus ou moins profondément. L'invention des robes courtes donne le

dernier coup à la révérence. On ne salue que des épaules, pour en arriver, comme aujourd'hui, sous la troisième République, à saluer de la tête seulement.

Certes, pour toutes sortes de raisons, on comprend que ces anciennes manières de saluer aient disparu, mais ce que l'on ne conçoit guère, c'est que les hommes se soient appliqués et s'appliquent encore à faire prendre à leur salut le moins possible de courtoisie.

Aujourd'hui, l'homme du monde que vous rencontrez dans la rue enlève prestement son chapeau, l'élève un peu au-dessus de sa tête et le remet en place. Un, deux, c'est fini. Sa tête ne s'est pas inclinée, son torse n'a pas bougé, son visage est resté impassible : c'est la mode.

Dans un salon, l'homme du monde vient à vous, son claque à la main. Il est droit, raide, quelque peu guindé. Quand il est à deux pas de vous, il laisse tomber ses bras devant lui. Puis, s'il est très, très respectueux, c'est-à-dire si vous êtes un personnage ou si vous n'êtes plus tout à fait jeune, il plie le corps en deux, d'un mouvement sec, automatique et se redresse brusquement. Si vous êtes jeune ou s'il veut marquer un degré moindre de déférence, il ne plie que le cou, et laisse retomber sa tête sur sa poitrine de manière à ce que vous voyiez parfaitement le dessus de son crâne. Tout cela sans un mot, sans un sourire : c'est la mode.

Qu'il entre dans un salon, qu'il en sorte, qu'il vous soit présenté dans la rue ou ailleurs, même salut, mêmes bras ballants, même air de tête : crac, crac, c'est fini.

On se tromperait si l'on croyait qu'après cela il n'est plus possible de simplifier le salut, car il nous reste encore quelques étapes à franchir. Le temps n'est pas éloigné où l'homme n'ôtera plus son chapeau et saluera seulement de la tête ; plus tard, il fera un petit geste de la main ; plus tard, un simple mouvement des paupières, et plus tard encore, rien du tout ; on ne saluera plus !...

Voilà pour le côté des hommes.

Du côté des femmes, plus de saluts

proprement dits, plus de révérences ni d'inclinaison gracieuse du corps. Ce petit mouvement sec de la tête, elles l'ont, elles aussi, et elles saluent tout comme les hommes, seulement le geste est plus lent, plus expressif et comme alangui.

Certaines — et ce sont les plus gracieuses — au lieu de courber la tête tout droit, la penchent un peu de côté en saluant ; d'autres corrigent la raideur de cette attitude par un joli regard et un aimable sourire. Et alors rien n'est plus charmant que ce salut qui semble dire : « Vous savez, j'en pense bien plus long que je n'en marque. » En vérité, ce salut moderne est une trouvaille, et, pour ceux qui en saisissent le côté spirituel et fin, il vaut mille fois les révérences « à la duchesse » dont le trait saillant était l'humilité plus encore que la grâce.

Toilettes de bal.

M. Francisque Sarcey nous raconte, dans le *XIX^e Siècle*, une chose assez curieuse et qui ne peut manquer de piquer la curiosité de nos lectrices.

Il se forme en ce moment à New-York, nous dit-il, une ligue contre le décolletage des femmes. Les adhérentes prennent l'engagement de ne jamais aller au bal ou aux soirées de gala qu'en robe montante, enfermées dans leur toilette comme un parapluie dans son fourreau.

Il paraît que l'idée de cette ligue est née d'un petit incident qui a tout dernièrement égayé et scandalisé la bonne compagnie de Washington.

C'était à une soirée offerte par le président Harrison, à la Maison-Blanche. Une jeune fille entre au bras de son père, un des sénateurs des Etats de l'Ouest, en toilette de bal.

Elle était outrageusement décolletée, et le corsage n'était retenu sur la poitrine que par un simple ruban qui passait sur l'épaule. Cette jeune personne était, à ce qu'il paraît, fort célèbre pour l'audace de ses excentricités : on les lui passait, parce qu'elle était jolie et riche. On ne laissa pourtant pas cette fois que de chuchoter sur son passage : décidément, c'était trop.

Un accident envenima la situation :